VOLUME !

Volume !

La revue des musiques populaires

12 : 2 | 2016

Special Beatles studies

Lee MARSHALL et Dave LAING (eds.), *Popular Music Matters, Essays in Honour of Simon Frith*

Jérémy Vachet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/volume/4827>

DOI : 10.4000/volume.4827

ISSN : 1950-568X

Éditeur

Association Mélanie Seteun

Édition imprimée

Date de publication : 22 mars 2016

Pagination : 220-223

ISBN : 978-2-913169-40-1

ISSN : 1634-5495

Référence électronique

Jérémy Vachet, « Lee MARSHALL et Dave LAING (eds.), *Popular Music Matters, Essays in Honour of Simon Frith* », *Volume !* [En ligne], 12 : 2 | 2016, mis en ligne le 22 mars 2016, consulté le 15 novembre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/volume/4827> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.4827>

L'auteur & les Éd. Mélanie Seteun

explose au milieu de la chanson *Reality*. « C'est ce que Samuel Beckett appelle dans *Watt* le *risus purus*, le rire pur, le rire qui rit du rire. » (152) Là encore, les thèmes de Simon Critchley résonnent parfaitement avec la trajectoire de Bowie. « La lutte pour la réalité, ce qui est la façon dont Bowie décrit toute sa carrière, est présentée comme un naufrage. Il n'y a pas de réalité solide à part celle qu'on construit pour donner un sens au monde. Et plus on se bat avec elle, plus on s'approche du rien. » (154) Que reste-t-il, alors? Justement, il ne reste

que la musique de Bowie, purifiée. Pas de talk shows, pas de communication. À l'image de la pochette de son avant-dernier album : un carré blanc qui recouvre ce visage célèbre qui était le sien.

Richard MÈMETEAU

* Une version française de cet ouvrage a été publiée en février 2015 aux éditions de La Découverte/La Philharmonie, collection « Culture sonore », traduction de Marc Saint-Upéry, 128 pages.

Lee Marshall & Dave Laing (eds.), *Popular Music Matters, Essays in Honour of Simon Frith*, Farnham, Ashgate, 2014.

« Le rock était certainement important dans ma vie, mais dans ma vie privée et non pas dans ma vie publique. Le rock ne m'a pas poussé à être politique mais a plutôt confirmé mon sens du politique comme un fond sonore, une bande son permanente de colère, d'espoir et de joie¹ » (Frith, 1984, in Marshall & Laing, 2014 : 104)

Popular Music Matters, Essays in Honour of Simon Frith est un recueil de textes sur une figure emblématique des *popular music studies* qui aura mené jusqu'à aujourd'hui, une double vie. D'une part, celle d'un sociologue à la carrière respectable et de l'autre, celle d'« un journaliste critique rock semi-professionnel » (Frith, 1981b, in Marshall & Laing, 2014 : 4). Décrire la complexité d'un personnage qui aura aussi profondément influencé les *popular music studies* n'est pas chose aisée. C'est pourtant l'objectif de ce livre composé à la manière d'un album « a tribute to ». Les deux éditeurs, Lee Marshall et Dave Laing, ont d'ailleurs comparé le choix des

contributions à « l'agréable agonie » de faire une cassette de compilations.

Parmi ceux qui ont finalement contribué à cet ouvrage, plusieurs profils se croisent. Il y a les commentateurs, ceux qui ont connu Frith : les amis (Jon Savage), les collègues (Kevin Milburn, directeur du Mercury Prize) ou d'anciens étudiants (Sarah Thornton), livrant des détails croustillants qui intéresseront probablement certains admirateurs de Frith. Comme le fait qu'il rechigna presque, dans sa jeunesse de journaliste, à interviewer Mick Jagger et Keith Richards², Frith souhaitait en effet interviewer Andrew Loog Oldham, manager et producteur des Rolling Stones. Les différentes générations de chercheurs « d'inspiration frithienne » sont ensuite représentées dans cet ouvrage et le lecteur comprendra bien ce que chacune d'elles apportent de particulier aux *popular music studies*. Enfin il y a ceux qui ont pris l'approche « frithienne » des *popular music studies*

comme une profession de foi, décortiquant minutieusement un des aspects de l'apport de Frith pour en comprendre sa valeur et sa signification.

Plus formellement, ce livre est structuré en trois grands pans représentant des aspects particuliers de son travail : Sociologie et industrie, Frith et sa carrière, Esthétique et valeurs³.

La première partie, « *Sociology and Industry* », revient sur l'apport du marxisme dans le travail de Frith, tant par l'analyse en termes de classes sociales que par le questionnement des discours et valeurs sur l'authenticité dans la musique. C'est particulièrement le cas dans le chapitre écrit par Barbara Bradby qui revient sur les mythes et poncifs de l'authenticité au regard des classes sociales. La contribution de Sarah Baker quant à elle, par une étude de terrain en Islande, interroge les conditions de

travail des musiciens et les interactions avec l'industrie de la musique locale et ce, dans un contexte de crise économique. L'analyse de l'industrie de la musique fut en effet d'un grand intérêt pour Simon Frith, comme le montre aussi la contribution de Michael L. Jones qui propose, en partant d'un de ces essais⁴, de changer de paradigme pour l'étude de l'industrie de la musique. Une proposition somme toute très stimulante mais dont les conclusions ne sont que peu surprenantes. Il rappelle que, malgré de profondes mutations dans l'industrie du disque et l'importance désormais primordiale des industries de l'information et de la communication, cette première reste un acteur clé dans la chaîne de valorisation de la musique (en donnant pour exemple le parcours de Justin Bieber et Ed Sheeran). Une idée qui se confirme dans le chapitre de Lee Marshall sur l'art de collecter des morceaux de musique sur des plateformes comme Deezer ou Spotify. Marshall interroge la signification de la collection et l'impact de l'abondance musicale sur les individus à un moment donné où l'accès « libre » à la musique va de soi sans que sa valeur et son coût de production ne soient interrogés. La deuxième partie de l'ouvrage tente de décrire l'incroyable palette de compétences et contributions de Simon Frith. Cette partie permet de mieux comprendre ses influences intellectuelles, situées entre le marxisme (comme le développe Martin Cloonan) et l'interactionnisme symbolique (dans le chapitre de Peter J. Martin). Mais si les influences intellectuelles premières de Frith se situent dans ces deux champs, Frith rappelle, par une citation dans l'ouvrage, le caractère pluridisciplinaire des *popular music studies* qui accueille de nombreuses approches, des

concepts variés et des méthodologies différentes (philosophie, sociologie, histoire, linguistique, études politiques, anthropologie). Cependant, ce constat d'une pluridisciplinarité ne doit nullement faire oublier que les *popular music studies* doivent rester accessibles⁵ (Frith introduit l'idée d'une « Low Theory »). Frith est donc aussi présenté dans cet ouvrage comme un intellectuel exigeant qui a su ne pas s'isoler dans une tour d'ivoire en gardant un œil neuf et curieux sur le monde musical. En effet, sa contribution ne se limite pas au monde universitaire puisqu'il fut très actif en tant que journaliste, acteur décisionnel de l'industrie de la musique (via sa participation au *Mercury Prize* depuis sa création en 1992) et dans l'élaboration conjointe de politiques culturelles en Écosse. La troisième partie de l'ouvrage, « *Aesthetics and Values* », traite des discours sur la musique populaire. L'apport de Frith présenté dans cette partie peut se résumer ainsi : si les individus considèrent une musique comme bonne ou mauvaise, les *popular music studies* doivent pouvoir intégrer ces jugements de valeur. C'est ainsi qu'Antoine Hennion questionne la manière dont les idées de performance dans la sociologie de la musique peuvent être utilisées, critiquant la tendance d'une certaine sociologie de l'art à traiter le travail artistique comme un objet fixe. Ce chapitre cherche aussi à tempérer les discours exagérant la dimension radicale de la nature participative dans la culture digitale (6). Enfin, la dernière contribution à cet ouvrage collectif, rédigée par Jason Toynbee, considère sérieusement l'hypothèse d'un « déclin » de la musique populaire qu'elle soit pop, rock ou soul. Toynbee développe l'idée en soi très « frithienne » que la culture dépend de

la base économique, qu'elle lui donne forme, sans pour autant qu'elle ne puisse s'y réduire. Selon Toynbee, le rock 'n' roll aurait ainsi été le symptôme annonciateur de tensions dans ce qu'il nomme l'ordre socio-culturel capitaliste. Il s'agirait d'un perpétuel mouvement de traduction (*translation*) des valeurs, de la base (les individus) vers l'industrie, perdant au passage son potentiel de contestation. Cet ouvrage collectif a donc la tâche délicate de présenter les multiples facettes de Simon Firth : celle du journaliste musical influent, celle du chercheur exigeant, à la prose reconnue par un public (souvent large) de passionnés, et celle de l'enseignant attentionné et patient. En définitive, il ne s'agit pas d'un recueil de textes analysant le travail de Frith, mais une preuve de l'héritage de son travail dans la recherche des *popular music studies*. C'est un livre parfois léger, parfois dense, illustrant bien la complexité de l'apport de Frith dans le champ des *popular music studies* aujourd'hui. Le lecteur, pourra être surpris par une telle polyvalence dans le parcours de Frith. Pourtant, l'exemple de Frith est intéressant dans ce qu'il a de pluriel et il démontre qu'une fois de plus, les Anglais ne font pas les choses comme tout le monde.

Jeremy Joseph VACHET

Notes

1. « Rock was certainly important to my life then, but to my private life not my public one. Rock didn't cause me to be political but rather confirmed my politics as background music, as a permanent sound track of anger and hope and joy. » (Frith, 1984, in Marshall & Laing, 2014 : 104)

2. « I sat in his empty office for a while and then two different people came in (Mick Jagger and Keith Richards). "But I don't want to talk to you", I said. "Well you've got to", they replied. » (citation de Simon Frith, in Laing : 76)
3. Traduit de l'anglais, « Sociology and Industry », « Frith and his Career », « Aesthetics and Values ».
4. Simon Frith, « Music Industry Research : Where Now? Where Next? Notes from Britain », *Popular Music*, 19(3) : 387-93.
5. « The key to an understanding of popular music was, I had come to realise, not high but low theory. » (Frith, 2007a : xi in 85)

Nick Crossley, *Networks of Sound, Style and Subversion: The Punk and Post-punk Worlds of Manchester, London, Liverpool and Sheffield, 1975-1980*, Manchester, Manchester University Press, 2015.

Nick Crossley est professeur de sociologie à l'Université de Manchester. Depuis plusieurs années, il publie des recherches sur la musique et plus particulièrement le punk et le post-punk (voir notamment Crossley, 2008a; 2008b; 2009 et Crossley et al., 2014). *Networks of Sound, Style and Subversion* reprend en partie ces travaux en s'intéressant à l'émergence du punk à Londres, sa diffusion dans le reste de l'Angleterre et son évolution entre 1975 et 1980 en ce qui fut appelé post-punk. L'auteur part du constat que si de nombreuses théories ont été proposées pour expliquer l'émergence du punk, aucune ne répond vraiment à la question de savoir pourquoi il est apparu à Londres et pas ailleurs. Pour y répondre, Crossley mobilise les techniques de l'analyse de réseaux avec pour objectif de décrire quelles sont les caractéristiques des réseaux dans lesquels le punk est né, puis s'est transformé. Néanmoins, si le livre s'appuie en partie sur des mesures quantitatives caractéristiques de l'analyse de réseaux (centralité, densité, etc.), Crossley adopte également une approche rela-